

Présentation Introduction

Paul SABOURIN

Volume 29, numéro 2, automne 1997

La mémoire sociale

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/001660ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/001660ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)

1492-1375 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

SABOURIN, P. (1997). Présentation. *Sociologie et sociétés*, 29(2), 5–9.

<https://doi.org/10.7202/001660ar>

Présentation



PAUL SABOURIN

Dans tous les cas, les traditions dont nous pressentons la présence ne sont pas des répliques de la tradition ancienne. Dorénavant, déchiffrer dans l'histoire des traditions d'humanité consistera autant à promouvoir qu'à accueillir. La mémoire est devenue un chantier.

Fernand Dumont
L'avenir de la mémoire

Cette introduction veut rendre hommage à l'œuvre de Fernand Dumont, sociologue de la mémoire. Depuis plusieurs décennies, Fernand Dumont a publié des travaux dans plusieurs domaines des sciences sociales : culture, idéologies, théologie, etc., qui approfondissent les enjeux sociaux liés aux transformations de la mémoire sociale contemporaine. La préface très éclairante qu'il a rédigée pour l'œuvre classique de Maurice Halbwachs *La Topographie légendaire des Évangiles en Terre sainte. Étude de mémoire collective* nous livre l'origine de son intérêt pour ce champ de recherche. Par ailleurs, ses publications récentes, *Genèse de la société québécoise*, *L'Avenir de la mémoire*, *Raisons communes*, sont des œuvres de mémoire. Elles montrent comment ses réflexions, en plus de constituer un acquis indéniable du point de vue de la sociologie de la mémoire, nous offrent un regard renouvelé sur des problématiques essentielles du développement des sociétés contemporaines.

Nous l'avions convié à traiter de sa conceptualisation de la mémoire sociale dans le cadre d'un entretien qui aurait figuré en conclusion à ce numéro. Malheureusement, les circonstances que l'on connaît ne lui auront pas laissé le temps de donner suite à la participation qu'il nous avait si généreusement accordée. Nous emprunterons, nous espérons sans trop les trahir, certains termes de sa problématique générale du développement et des transformations de la mémoire dans les sociétés contemporaines pour énoncer la ligne directrice de ce numéro et situer les contributions de chacun des participants.

L'importance de la mémoire pour les sociétés réside dans ce qu'elle constitue l'héritage et les modalités de transmission de la culture. La culture ne consiste pas uniquement ici en ce qui a trait aux activités culturelles, mais englobe « un stock de codes, de manières d'être et de faire indispensable à nos actions comme à l'existence en commun » (Dumont, 1995). Or, comme en font état les travaux de Fernand Dumont dans le domaine des idéologies, de l'histoire et de

l'historiographie, ou bien encore ceux portant sur la théologie, nous assistons à un renversement des modalités traditionnelles de constitution et de transmission de la mémoire. La mémoire n'existe plus socialement comme un paysage naturel intégré composant le présent. Elle doit être reconstruite et donner lieu à un travail de mémoire dont celui bien connu de l'Histoire.

Concrètement, un ensemble de phénomènes sociaux au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, soit l'industrialisation et l'urbanisation des sociétés puis l'émergence des médias de masse qui s'en suivra, vont provoquer ces bouleversements de la mémoire sociale. Les premiers sociologues, dont Maurice Halbwachs, constatent l'effritement de la mémoire commune des groupes sociaux déracinés de leur mode d'existence antérieure. Des romans d'anticipation mettront en relief les possibilités de manipulation voire de falsification de la mémoire quotidienne. Ils en feront un des fondements du pouvoir totalitaire. Ils ne pouvaient malheureusement mieux anticiper l'avenir en un certain sens. La mémoire, cheville ouvrière du pouvoir totalitaire, peut aussi bien devenir un champ de lutte contre un tel pouvoir.

Le premier texte de ce numéro, celui de Nicole Lapierre, nous décrit avec acuité le sens du travail de mémoire de nombreux Juifs qui, face à la mort dans les ghettos de Pologne pendant la guerre, « se sont dans ces conditions atroces acharnés à témoigner pour le futur ». Prenant en compte la multiplicité des formes d'écriture et de transmission, du récit de la vie quotidienne aux transpositions littéraires, l'auteure rend compte de la valeur de chacune de ces mémoires individuelles et collectives qui, dans leurs formes et leurs contenus, résistent aux falsifications du totalitarisme nazi, à l'effacement de leurs existences et de leurs traditions. Nous retrouvons dans cet article d'une façon exemplaire l'un des vecteurs d'analyse essentiel de la sociologie de la mémoire : la présence de cette multiplicité des mémoires individuelles et collectives qui caractérise les modalités sociales de transmission de la tradition juive.

C'est aussi dans un rapport critique aux discours historiques dominants que l'histoire des femmes, nous dit Nadia Fahmy-Eid, s'est élaborée à partir de constantes réflexions sur les enjeux de mémoire. Quelle sélection est faite des éléments figurant comme histoire par les groupes sociaux en situation de pouvoir ? Comment élaborer une histoire des femmes en l'absence quasi totale de traces de leurs actions dans les documents officiels ? En fait, soutient Nadia Fahmy-Eid, il est possible d'analyser le développement de cette histoire dans le cadre d'un rapport dialectique entre la mémoire sociale des femmes et l'histoire féministe. L'étude qu'elle nous en propose montre en quoi la déconstruction faite par les historiennes féministes des discours historiques dominants et plus généralement la prise en compte de la construction sociale de l'histoire des femmes due à ces historiennes sont des apports déterminants à l'historiographie contemporaine.

Cette multiplicité de mémoires collectives, reconnue et assumée par les historiennes féministes faisant état des exigences nouvelles que suppose le traitement de différentes formes de connaissance pour établir l'histoire, montre bien la complexité de la mémoire sociale présente. Devant cette complexité, peut-on craindre l'effritement des mémoires individuelles et collectives du fait que celles-ci deviendraient le travail d'un petit nombre de spécialistes ? La culture médiatique qui prend le relais du savoir savant ne se substitue-t-elle pas à la culture populaire ? Le travail de la mémoire, vulgarisé par l'entremise des médias, ne confinerait-il pas qu'au dépaysement ? (Dumont, 1995.) Le texte que nous propose Line Grenier met en scène l'ensemble des éléments de cette problématique : elle traite d'un événement muséal qui nomme et raconte la musique populaire québécoise afin d'explorer le jeu complexe des mémoires populaires et savantes qui médiatisent le récit construit comme mode de transmission de la citoyenneté culturelle et de l'identitaire québécois. Il s'agit d'une sociographie exemplaire du caractère hybride des lieux de mémoire contemporains.

La mémoire est un processus de transmission sociale. Quelles en sont les modalités en période de rupture sociale ? L'article que propose André Turmel traite de son rôle dans la période de transition sociale et démographique qu'a connue le Québec lors de la Révolution tranquille. En quoi la mémoire de l'enfance participe-t-elle de la construction du soi et de l'identité ? Quel lien intergénérationnel s'y trouve défini ? L'auteur constate l'existence d'une fracture dans la mémoire sociale, celle de l'avant et l'après, de ce qui est identifié comme rele-

vant du Québec traditionnel par rapport au Québec moderne. Les modalités analysées de cette fracture permettent ici de saisir le jeu des continuités et des ruptures dans la formation des individualités sociales.

Si le texte d'André Turmel explore par l'entremise de la mémoire de l'enfance cette forme contemporaine de mémoire qui s'établit en rupture avec le passé, le récit organisationnel étudié par Gladys Symons expose à une autre échelle la constitution contemporaine de cette mémoire sociale québécoise fondée sur la rupture. Dès lors que la notion de culture dans les organisations est devenue un référent explicite pour les personnes y vivant, celle-ci ne doit-elle pas être rapportée en premier lieu à l'état problématique des mémoires individuelles et collectives dans ces organisations ? L'examen de la production de la mémoire organisationnelle des policiers montréalais met au jour les caractéristiques de ce nouveau type de mémoire institutionnalisée que l'on nomme culture organisationnelle ou culture d'entreprise.

C'est un tout autre type de rupture sociale constituant la mémoire sociale qu'étudie Maryse Potvin. La mémoire immigrante est ici envisagée à l'échelle de la deuxième génération, des jeunes Haïtiens et Haïtiennes au Québec. Elle est marquée par l'expérience de l'exclusion sociale et du racisme. Cette étude de la mémoire de ce groupe de jeunes identifiés souvent en termes pathologiques permet-elle de les envisager sous un angle plus positif en tant qu'acteurs sociaux ? L'auteure explore, pour répondre à cette question, la double organisation problématique de la mémoire de ce groupe social : une mémoire de la communauté « réelle » et une mémoire de la communauté « représentée ». Cette dernière se définit hors du contexte national en puisant ses référents dans l'histoire afro-américaine et s'actualise via les nouveaux médias de communication, dont l'Internet.

Les textes présentés jusqu'ici font ressortir, comme nous l'avons mentionné, la pluralité des mémoires individuelles et collectives. Surtout, ils montrent en quoi la mémoire doit être rapportée à l'expérience sociale : aux relations et médiations sociales la formant. Les articles suivants traitent d'une façon plus explicite des implications théoriques et méthodologiques des propriétés définies de la mémoire sociale aux fins du développement de la sociologie.

Le fondateur de la sociologie de la mémoire dans la sociologie française, Maurice Halbwachs, avait envisagé dès 1925 ce pluralisme des mémoires collectives ainsi que leur caractère composite : les mémoires individuelles et collectives sont localisées socialement. Elles font parties des clivages sociaux. Comme le mentionnait Fernand Dumont dans sa préface à la *Topographie légendaire des Évangiles*, la pensée de Maurice Halbwachs se caractérise par sa richesse et sa subtilité. Plusieurs ont souligné combien il était difficile d'en saisir les principes. On peut comprendre ainsi la réception tardive de ses travaux, nonobstant leur importance dans l'École française de sociologie. Par ailleurs, pour l'observateur attentif, les allusions retrouvées dans de nombreux travaux contemporains à la pensée de Maurice Halbwachs sont autant d'indices d'une réception implicite fort importante de son œuvre. Frédéric Grao et Nicole Ramognino discutent de cette réception de l'œuvre d'Halbwachs et nous proposent d'explicitier la leur. Pour ce faire, ils recourent à l'étude du développement urbain de la ville d'Aix-en-Provence réalisée par Georges Granai et au champ de la sociologie de la réception par l'entremise de la notion de lecteur virtuel. L'éclectisme de l'approche de la mémoire de ces auteurs renvoie bien à l'éclectisme souvent noté dans l'œuvre de Maurice Halbwachs elle-même. Il n'est pas un appareil. Il dénote plutôt, comme l'avancent ces auteurs, ce dont nous conviendrons avec eux, l'apport essentiel de la sociologie de la mémoire à une définition de cette discipline comme savoir et mémoire spécifique. Ceux-ci montrent avec précision comment la sociologie de la mémoire, dans ses implications théoriques et méthodologiques, permet l'appréhension des trois dimensions fondamentales de la morphologie du social : « ces trois matérialités (langage, espace et temps) que nous considérons comme des entrées doivent être étroitement combinées pour observer et surtout construire l'objet de la sociologie », nous disent-ils. On peut affirmer qu'il y a ici un pas important de franchi avec cet énoncé. De la même façon que dans le champ de l'analyse de discours, on en est venu à ne plus considérer celui-ci que comme un simple contenu accessible par une analyse thématique et, du même souffle, à prétendre à partir de ce mode d'analyse décrire et analyser la connaissance des individus et

des groupes sociaux, puisque cette connaissance s'avère aussi l'élaboration d'un point de vue, c'est-à-dire d'une organisation sémantique de ces contenus. La sociologie de la mémoire montre que les comportements sociaux ne peuvent être décrits seulement comme des contenus, mais qu'ils s'élaborent par l'entremise d'un processus d'indexation sociale : une organisation collective dans le langage et dans la perception (espace et temps sociaux) à la fois constituée et constituante de toute interaction sociale, c'est-à-dire de sa morphologie sociale.

Comment cette indexation sociale de l'expérience peut-elle exister ? Cette question pose le problème des fondements sociaux du symbolique. Le texte qui suit aborde ce problème à partir de l'anamnèse bakhtinienne dans la sociologie du roman située dans sa contribution aux sciences de la culture. Cette analyse pourrait bien être l'une des voies privilégiées pour dépasser les constats trop brefs de l'absence de mémoire dans le roman post-moderne. Jean-François Côté, dans sa contribution, démontre que les notions clés de l'analyse du symbolique chez Bakhtine doivent être resituées dans l'horizon de l'ontologie hégélienne, c'est-à-dire qu'elles prennent sens dans un rapport du symbolique à l'expérience socio-historique. La mise au jour de la structure dialogique de la signification considère la compréhension de la poétique historique à la fois comme « rapport dialogique entre l'expression singulière et l'universalité qui la dépasse ». Dès lors, l'historicité explicitée de l'interprétation est à même de nous faire saisir le passé actif dans le présent. En somme, le rapport entre mémoires qu'elle suppose. L'auteur illustre très bien la pertinence pour la sociologie de cette approche à partir de la phénoménologie du roman de Bakhtine, où le concept de chronotopes vise à rendre compte de la formation spatio-temporelle d'un type d'expression littéraire.

À l'instar des sciences de la culture, la sociologie nous semble bien être enjointe d'assumer sa propre mémoire. Des modes conceptuelles aux crises affirmées de la discipline, nous en serions peut-être au seuil de la nécessaire anamnèse aussi. La relecture que nous proposons de la sociologie de la mémoire de Maurice Halbwachs vise à montrer, à la suite de G. Namer, de nombreuses conceptualisations originales avancées par celui-ci et développées à partir de ces travaux sur la mémoire et la morphologie sociale qui répondent à des problèmes théoriques et méthodologiques aujourd'hui encore identifiés : les dilemmes individu-société, une morphologie sociale qui vise à rendre compte à la fois de la part idéale du matériel et de la part matérielle de l'idéal ; une théorie de la socialisation dépassant la mécanique causale d'une intériorisation immédiate et intégrale des représentations collectives sans pour autant tomber dans les avatars du contextuel, etc. L'analyse des processus de localisation sociale et de réciprocité des perspectives constituant les mémoires individuelles et collectives met au jour la présence d'une théorie de l'appropriation sociale dans un univers social conceptualisé chez Maurice Halbwachs, percevant déjà au début du siècle le caractère composite et localisé des mémoires. L'étude du rapport entre mémoire et expérience ouvre des pistes à peine explorées, notamment celle de l'indexation langagière et spatio-temporelle de l'expérience dans l'expérience, c'est-à-dire des schèmes de l'intelligence sociale de l'ordre du réflexif, de l'imitatif ainsi que de l'opérateur sous un mode analogue à ceux formalisés plus tard par Jean Piaget en psychologie.

On peut s'étonner du peu de cumul critique à travers les décennies de la connaissance en sciences sociales et en sociologie. Reste que la seule position féconde est de tenter d'expliquer les tenants et les aboutissants de cet état de la mémoire sociologique. Le texte de Roberto Miguelez traite pour cela des dynamiques pluriculturelles des sociologies, affirmant d'emblée l'enracinement social et sociétal d'une sociologie que l'on doit considérer plurielle et sensible aux enjeux idéologiques. Pour s'y retrouver, il nous propose de refaire le chemin de sa propre histoire de vie sociologique. Miguelez plaide pour le renforcement de la mémoire sociologique sur la base de laquelle il deviendrait possible d'objectiver les enjeux épistémiques et institutionnels afin que demeure crédible encore aujourd'hui la visée d'une théorie générale du social.

Si l'on peut tracer un lien entre ces travaux sur la mémoire sociale, c'est que tous se proposent d'analyser les rapports entre mémoires, contribuant ainsi à affirmer notre compréhension des règles sociales de composition de la mémoire sociale. La sociologie de la mémoire ne mène-t-elle pas à bousculer considérablement l'homogénéité postulée des catégories de

l'entendement ordinaire (langage, espace et temps). Elle s'interroge sur les contenus de la mémoire du présent en lui opposant la différenciation dans l'espace social : présent de quels individus et de quels groupes sociaux ? Le passé devient celui de qui ? Quant au futur, n'est-il pas déjà présent en quelque sorte à travers les enjeux de l'élaboration et de la transmission de la mémoire par les groupes sociaux dominants ? La sociologie de la mémoire n'a pas fini de révéler une topographie du social, selon l'expression de Maurice Halbwachs. Ces processus sociaux de mémoire sont aux sources d'une vie sociale qui fut trop souvent représentée sous le seul angle des contraintes pour des fins d'efficacité pédagogique. Maurice Halbwachs le notait déjà au sujet des enseignements de Durkheim, bien que, souligne-t-il, Durkheim avait une conception du social beaucoup plus large. Les contributions de ce numéro nous semblent avancer dans cette voie qu'a tracée le fondateur de la sociologie de la mémoire : celle de saisir la vie sociale tout autant sous l'angle des virtualités nouvelles et renouvelées de l'existence sociale. Celles que rendent possibles les formes complexes du social contemporain et rendent impossibles dans ces conditions, nous l'espérons, la fabrication de la mémoire sociale.

Paul SABOURIN
Département de sociologie
Université de Montréal